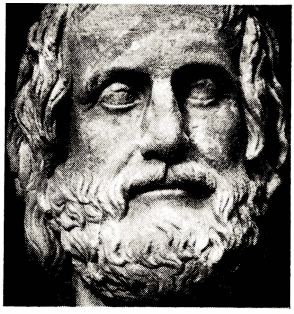

Tragiques grecs

Euripide
Théâtre complet

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR MARIE DELCOURT-CURVERS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MÉDÉE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Médée fut jouée au printemps de 431. Les Athéniens y entendirent louer leur ville parce qu'elle n'avait jamais été conquise, ce qui n'était pas exact, car Xerxès l'avait ravagée en 480 ; mais le raz de marée de l'invasion perse s'était aussitôt retiré. Les dieux n'aiment point qu'on se vante. Quelques mois après la représentation l'armée spartiate débarqua en Attique et dévasta toute la campagne. La guerre du Péloponnèse était commencée et Euripide devait mourir avant d'en avoir vu la fin.

*La tragédie d'*Alceste *est bâtie sur la mythopée la plus simple, éclairée et enrichie par quelques thèmes parallèles. Dans* Médée *une ample légende étalée sur le temps et l'espace apparaît réfractée dans le dernier moment d'une seule expérience.*

Jason était fils d'Éson roi d'Iolcos sur la côte de Thessalie ; au pied du Pélion, Éson avait été dépossédé par son frère Pélias qui, pour se débarrasser également de Jason, l'envoya conquérir la Toison d'Or. Elle se trouvait en Colchide, tout au fond de la mer Noire, gardée par un dragon qui ne dormait jamais. Jason mit les bûcherons à l'œuvre dans les forêts du Pélion, construisit le navire Argo et mit à la rame tous les héros de la Grèce. On passa les sombres Symplégades, ces roches qui s'inclinaient l'une vers l'autre pour écraser les navigateurs, et l'on parvint en Colchide chez le roi Aiétès, frère de la magicienne Circé. Comme Pélias, Aiétès imposa à Jason des épreuves préliminaires dont il espérait bien ne pas le voir sortir vivant : mettre sous le joug des taureaux au souffle de feu, semer dans le champ d'Arès des dents de serpent d'où naîtraient aussitôt des hommes armés. Grâce à Médée, fille d'Aiétès, éprise d'amour pour Jason, les Argonautes triomphèrent et finirent par conquérir la Toison, mais durent fuir devant l'hostilité du roi. Au moment du départ, comme ils étaient menacés par Apsyrtos fils d'Aiétès, Médée, qui partait avec eux, tua son propre frère. Rentrés en Thessalie, comme Pélias refusait toujours de rendre son royaume à Jason, Médée

persuada à ses filles de le rajeunir par un moyen dont elle avait le secret et qu'elle expérimenta devant eux sur un bélier lequel, dépecé et bouilli, redevint un bel agneau. Mais Pélias ne sortit pas vivant de la cuve magique. Le meurtre obligea Jason et Médée à fuir Iolcos. Ils vinrent s'établir à Corinthe. Voilà ce qu'on racontait en Grèce, avant même que l'Odyssée *eût été écrite, avec d'innombrables variantes, car jamais un poète n'a repris un récit sans y changer quelque chose.*

Or, à l'époque historique, Corinthe gardait des souvenirs du séjour des bannis. Jason avait réussi à se faire aimer de la fille du roi Créon, délaissant Médée qui usa de son art pour faire périr et Créon et sa fille. Après quoi elle avait fui à Athènes chez le roi Égée, laissant Jason seul et désespéré.

Ce qui concerne leurs enfants est infiniment plus confus et plus mystérieux. Un culte leur était consacré dans le sanctuaire de Héra : chaque année, sept jeunes gens et sept jeunes filles des premières familles, la tête rasée, vêtus de deuil se succédaient dans une sorte de service expiatoire, qui comportait des sacrifices et des lamentations. L'origine réelle du rite est inconnue. Comme les Grecs se résignaient mal à des ignorances de ce genre, ils y virent l'expiation d'un meurtre, celui des enfants de Médée. On disait généralement qu'ils avaient été tués par les Corinthiens mais que, pour se disculper, ceux-ci avaient accusé Médée elle-même. D'après d'autres récits, elle avait voulu rendre ses enfants immortels et s'y était mal prise, ou encore Jason, la surprenant, avait contrarié l'efficacité du rite magique auquel elle était occupée.

Voilà ce que trouve Euripide. D'une part l'ample épopée des Argonautes, d'autre part des traditions diverses qui font de Médée une meurtrière. Le personnage de celle-ci le hantait depuis longtemps. En 455, il avait raconté comment les Péliades, trompés par elle, avaient tué leur propre père. Vingt-quatre ans plus tard il fit de sa légende une de ses plus belles tragédies.

Tout le pittoresque de l'Argonautique est par lui ramené à quelques images : les arbres qui tombent dans le creux de la forêt thessalienne pour devenir le plus fameux de tous les navires, les roches couleur de nuit qui séparent la mer grecque de l'univers barbare. Les seuls faits évoqués sont ceux qui montrent Médée criminelle par amour, trahissant son père et son foyer, tuant son frère, tuant Pélias, s'excluant elle-même de sa Colchide natale

par la vertu des services qu'elle a rendus à Jason. Puis il la quitte pour épouser la fille du roi, seul mariage légitime aux yeux des Grecs qui n'autorisent pas leurs citoyens à épouser régulièrement une étrangère. Elle, qui le savait, avait obtenu de Jason, avant de partir, les serments les plus solennels et les plus inutiles. L'âpreté de sa rancune vient d'un amour désespéré, fraîchement converti en haine et aussi, d'une culpabilité qui l'accable depuis que son complice a cessé d'en être solidaire.

C'est certainement Euripide qui a imaginé de faire du meurtre des enfants un acte délibéré de Médée, audacieuse innovation, car ailleurs (Folie d'Héraclès, Bacchantes) *l'infanticide a toujours l'excuse de l'égarement envoyé par un dieu. Médée tue en pleine lucidité, après des vertiges et des hésitations que les philologues ont prétendu atténuer en raturant le texte. Ils se sont demandé : pourquoi agit-elle ? Et la réponse : pour faire souffrir Jason, leur a paru, à juste titre, insuffisante. Les raisons qui déterminent Médée, comme celles qui retiennent Hamlet, sont en partie inconscientes, ce qui donne aux actes, vus de l'extérieur, l'aspect de l'immotivé. Une lecture attentive les laisse discerner.*

Au début de la tragédie, Médée se lamente dans le palais, ce qui est bien la chose du monde le plus contraire à son caractère. Créon vient lui apprendre qu'elle et les enfants sont bannis, acte d'hostilité qui la sauve, en la rendant à l'activité qui est son climat naturel. Pendant sa période d'accablement, elle a refusé de voir ses enfants, que les domestiques sont obligés de tenir à l'écart. Jason a été pour elle un amant passionnément aimé. Avec une inconsciente cruauté, les Grecs employaient le même mot pour nommer le lit *et l'*épouse. *Il revient sans cesse ici, pour désigner avec une sommaire précision ce qui la fait souffrir. Quand Jason, ironiquement, y insiste, elle relève la tête, refusant de rougir de sa robuste sensualité, fière d'avoir su faire du plaisir un élément de sa fidélité et de sa confiance. Si la vue de ses fils lui fait détourner la tête, c'est qu'ils représentent pour elle ce qui a mérité tous les sacrifices, le lit dont elle est exclue. Pour Alceste, les enfants sont une réalité affranchie d'Admète et qui compte plus que lui, car elle est la* maison *où ils devront poursuivre sa tâche royale. Jamais Médée, qui est le* lit, *ne pourra revoir les siens sans revivre, saignante blessure, la seconde où l'amour de Jason les mit en elle. Dans sa résolution entre le désir informulé de détruire ce qui incarne son union avec l'homme qui l'a trahie, de rompre avec un passé démenti.*

Mais un autre motif est indiqué, au moins en filigrane. Pour suivre Jason, elle a offensé son père et trahi sa patrie qu'elle

nomme toujours avec lui, comme à défaut d'une mère. Elle a tué son jeune frère. Si elle tue ses enfants, c'est aussi pour se punir elle-même ; et ses remords se taisent à partir du moment où la décision est prise. C'est que la punition est dès lors résolue, c'est-à-dire, pour une femme de ce caractère, déjà réalisée : ayant expié, elle est délivrée de ce qui la torturait. Le thème de la culpabilité reparaît après le dernier crime, mais dans la bouche de Jason qui reproche en bloc à Médée ce qu'elle vient de faire en haine de lui et (ainsi que fait Othello au moment de tuer Desdémone) ce qu'elle fit par amour pour lui autrefois.

D'autre part, elle dit à plusieurs reprises qu'elle se refuse à laisser ses enfants derrière elle en proie aux outrages de ses ennemis. Souvenir, certes, des vieilles traditions qui imputaient le crime aux Corinthiens, mais il n'y a là nulle disparate. Une Médée légendaire faisait périr ses enfants par excès de sollicitude. Cette mère inquiète et maladroite a donné quelque chose à la terrible héroïne d'Euripide. Médée a pour ses petits un amour tendre et charnel. Quand elle apprend que Jason a obtenu leur grâce, elle est prise d'un tremblement, car il est trop tard ; les conséquences de son attentat ne sont plus révocables et si elle ne règle pas leur sort ils seront exécutés par les Corinthiens. Elle prononce alors le seul mot de toute la pièce qui soit celui d'une mère ordinaire, d'une Alceste : « Va, dit-elle au pédagogue, prépare pour eux ce qu'il leur faut pour chaque jour », et c'est d'une ironie terrible, car déjà ils n'ont plus besoin de rien. C'est à ce moment aussi qu'elle se juge et se condamne. Ces hésitations, ces contradictions sont des formes atténuées de cette folie que les Grecs ont toujours associée au meurtre familial. Héraclès et Agavé tuent leurs enfants dans un accès d'égarement ; Oreste devient fou après avoir tué sa mère. Médée au rebours semble par le crime retrouver son équilibre, mais c'est qu'il la punit du crime plus ancien, du fratricide qui avait secrètement ébranlé sa raison jusque dans ses racines.

Il serait trop facile de marquer au cours de l'action certaines de ces inconséquences qu'un lecteur seul a le loisir de déceler. Le poète connaissait des traditions d'après lesquelles Médée avait séjourné à Athènes chez le roi Égée. L'auditeur n'a pas le temps de se demander pourquoi Égée passe par Corinthe à point nommé, ni comment une fois assurée de trouver une retraite en Attique elle ne s'inquiète pas de savoir par quel moyen elle s'y rendra. Le char du Soleil qui l'emporte au dernier moment la

restitue au monde fabuleux auquel Euripide l'avait arrachée pour une heure. C'est tout autre chose cependant qu'une machine bonne à clore une pièce. Un bélier à toison rousse gardé par un dragon l'a livrée aux ténèbres de l'inconscient. Elle en sort par une vengeance atroce qui la châtie elle-même la toute première. Elle n'a pas fini de souffrir, elle le sait, elle le dit. Mais le char lumineux l'emporte vers une vie libérée où les tourments qui l'étouffaient depuis son départ de Colchide cessent de la poursuivre.

Les figures qui l'entourent lui servent surtout de repoussoir. Le héros Jason, si haut chanté par Pindare, n'est ici qu'un égoïste vaniteux. Quand on lui dit, après la mort du roi et de la princesse, que Médée vient d'accomplir un acte plus atroce encore, il a ce cri du cœur :

Est-ce à moi maintenant qu'elle en a ?

Les autres sont sommairement et vigoureusement tracés : Créon faible, sentimental et grossier dans la mesure même où il se sait vulnérable ; Égée, un sot, mais un galant homme, fort étonné qu'on exige de lui un serment alors qu'il a donné sa parole ; la princesse, qui ne paraît pas et n'a même pas un nom ; mais on n'oublie pas cette petite fille frivole, flattée d'avoir été choisie par un bellâtre à qui elle voudrait faire oublier son passé.

Quant au chœur, le poète avait à rendre admissible l'invraisemblance centrale de la pièce, que ces Corinthiennes se font complices de l'étrangère contre leur roi et sa fille. Un des mots-clefs de la tragédie est celui de la nourrice dans le prologue : « *Elle s'est fait aimer de ceux qui l'ont chez eux reçue.* » *Toutes ces femmes éprouvent leur solidarité dans la conscience de leur misère commune. C'est pourquoi le long couplet de* Médée *à son entrée en scène, refroidi au début par de confuses banalités, prend bientôt la valeur d'un cri de désespoir. De tous les poètes grecs, Euripide est le seul qui ait dépassé la misogynie populaire et osé dire atroce la condition des femmes. Celle-ci apparaît dans toute son absurdité en Médée, partagée entre une sensualité exigeante qui devrait faire d'elle une esclave soumise, et un caractère auquel les vertus patientes sont étrangères. Au moment même où elle vient de les répudier avec mépris elle dit à sa nourrice :* « *Je compte sur toi, tu es une femme aussi.* » *Toute une vie écartelée tient dans ce pathétique appel.*

MÉDÉE

PERSONNAGES

La nourrice de Médée.
Le pédagogue
Les enfants de Médée.
Médée
Créon, roi de Corinthe.
Jason
Égée, roi d'Athènes.
Un serviteur de Jason.
Chœur de femmes corinthiennes.

La scène représente à Corinthe la maison de Médée, d'où sort la nourrice.

PROLOGUE

LA NOURRICE

NON jamais le navire Argo n'aurait dû parvenir en Colchide
forçant au vol la passe couleur de nuit des Symplégades!
Jamais dans les creux du Pélion, le pin abattu n'aurait dû tomber
pour mettre la rame aux mains des héros
que Pélias chargeait de rapporter la Toison d'or!
Leur flotte n'aurait pas ramené ma maîtresse Médée,
le cœur étourdi d'amour pour Jason, jusqu'aux tours d'Iolcos.
Pour avoir incité les filles de Pélias au meurtre de leur père,
elle ne devrait pas habiter aujourd'hui ce pays de Corinthe,
avec Jason et ses enfants, où l'exilée s'est fait aimer
de ceux qui l'ont chez eux reçue.
Elle était en ce temps en plein accord avec Jason,
et le salut est assuré
lorsque femme et mari vivent en harmonie.
Mais voici que tout se tourne contre elle, atteinte en son bien le plus cher.
Oui, trahissant et ses enfants et ma maîtresse,
pour coucher dans un lit royal,
Jason a épousé la fille de Créon, le roi de ce pays.
Médée, l'infortunée et l'outragée,
invoque à grands cris les serments, la sainteté des mains unies,
prend à témoin la foi jurée et montre aux dieux
comment Jason la récompense.
Elle reste étendue, refusant de manger, toute livrée à la douleur,
et consumée par d'éternelles larmes,
depuis le jour où elle apprit qu'elle était rejetée.

Les yeux baissés obstinément, la face contre terre,
pas plus qu'un roc, qu'une vague marine,
elle n'entend ceux qui voudraient la consoler.
Ou si parfois elle détourne son cou blanc,
c'est pour se parler à soi-même, pleurer son père aimé,
son pays, sa maison, tout ce qu'elle a trahi
pour suivre un homme qui l'a prise en dédain à présent.
L'infortunée, l'épreuve lui a fait
mesurer ce que vaut une patrie perdue.
La vue de ses enfants l'irrite, bien loin de l'apaiser.
Et moi je crains ce qu'elle peut préparer en secret.
Son cœur est violent et ne supporte rien.
Je la connais bien et je la redoute.
Elle est terrible. Et qui s'en prend à elle
aura fort à faire avant de chanter victoire.
Mais voici les enfants qui rentrent du gymnase,
inconscients du malheur de leur mère.
Le cœur des petits n'est pas fait pour souffrir.

Le pédagogue entre par la droite avec les deux garçons.

LE PÉDAGOGUE

Toi qui depuis longtemps sers la maison de ma maîtresse,
que fais-tu là, seule devant la porte,
debout, à te ressasser tes chagrins ?
Et comment Médée consent-elle à rester seule sans toi ?

LA NOURRICE

Vieux compagnon des enfants de Jason,
des esclaves fidèles ressentent les épreuves de leurs maîtres
et leur cœur en est obsédé.
J'en suis venue à un tel excès de chagrin
que le désir m'a prise de sortir ici, pour dire à la terre et au ciel
ce qui arrive à ma maîtresse.

LE PÉDAGOGUE

L'infortunée n'a pas encore mis fin à ses gémissements ?

LA NOURRICE

Que t'imagines-tu ? Le mal n'en est qu'à son début.

LE PÉDAGOGUE

Pauvre folle — s'il m'est permis de parler ainsi de mes maîtres —
qui ne sait rien de ce qui la menace encore!

LA NOURRICE

Et qu'y a-t-il, mon vieil ami ? de grâce, explique-toi.

LE PÉDAGOGUE

Rien. Je regrette même ce que je viens de dire.

LA NOURRICE

Je t'en supplie, ne cache rien à ta compagne d'esclavage,
et je puis, si tu veux, promettre de me taire.

LE PÉDAGOGUE

J'ai entendu dire à quelqu'un (sans paraître écouter
je m'approchais de ceux qui jouent aux dés, là où les plus vieux de la ville
vont s'asseoir en rond autour de la sainte fontaine de Prière)
que ces enfants allaient être chassés du pays de Corinthe
avec leur mère, par le roi Créon.
Est-ce vrai ? Je l'ignore, et je voudrais qu'il n'en fût rien.

LA NOURRICE

Pour être en différend avec leur mère,
Jason va-t-il souffrir que ses fils soient ainsi traités ?

LE PÉDAGOGUE

Une ancienne union le cède à la nouvelle,
et le roi n'a nulle raison de nous aimer.

LA NOURRICE

Ah! je meurs s'il me faut annoncer une nouvelle épreuve
quand les premières amertumes ne sont pas encore épuisées.

LE PÉDAGOGUE

C'est pourquoi je te prie, (car il n'est pas temps
d'avertir la maîtresse) de te tenir bien tranquille et muette.

LA NOURRICE

Entendez-vous, enfants, comment votre père vous traite ?
Périsse... non, je n'ai rien dit, car il est mon maître.
Le voilà cependant convaincu de trahison envers les siens.

LE PÉDAGOGUE

Et qui n'en fait autant ? Pour apprendre cette vérité
que chacun s'aime mieux qu'il n'aime son prochain,
attendais-tu que Jason sacrifie ses fils à sa nouvelle épouse ?

LA NOURRICE

Entrez, enfants, dans la maison, tout ira bien.
Toi, tiens-les à l'écart autant qu'il est possible,
et qu'ils n'approchent pas leur mère en sa colère.
Déjà je l'ai vue qui jetait sur eux des regards farouches,
comme quelqu'un qui médite un dessein secret.
Sa fureur, je le sais, ne va pas s'apaiser avant d'avoir frappé une victime.
Ah! que ce soit du moins un de nos ennemis!

MÉDÉE *(à l'intérieur de la maison)*

Ah malheureuse, je souffre trop!
Hélas! que ne puis-je mourir!

LA NOURRICE

Vous voyez bien, mes chers petits,
voilà réveillée sa douleur, sa colère.

Dépêchez-vous d'entrer dans la maison.
Évitez bien qu'elle vous voie,
évitez bien d'aller la saluer. Gardez-vous.
Farouche est l'humeur, terrible la nature
de ce cœur intraitable.
Allez, maintenant, rentrez bien vite.

(Les enfants rentrent avec le pédagogue.)

Sa plainte monte comme un nuage
d'où l'orage en fureur va sortir.
Jusqu'où va pouvoir se porter
cette âme superbe, implacable,
maintenant que l'affront l'a mordue ?

MÉDÉE *(à l'intérieur)*

J'ai reçu, malheureuse, j'ai reçu le coup,
et j'ai de quoi gémir. Enfants maudits
d'une mère qui n'est plus rien que haine,
puissiez-vous périr avec votre père
et toute la maison s'écrouler!

LA NOURRICE

Misère, misère de moi!
Comment peux-tu compter aux fils la faute de leur père ?
Pourquoi les hais-tu ? Mes pauvres
enfants, je tremble que vous n'ayez à souffrir.
Les exigences des tyrans font peur.
Ils n'ont guère appris à fléchir, mais seulement à commander.
Comment sauraient-ils dominer leurs colères ?
Mieux vaut s'accoutumer à vivre parmi des égaux.
Loin des grandeurs, puissé-je en paix vieillir!
Le seul nom du juste milieu porte en soi son éloge,
et dans la vie il se révèle ce qu'il y a de mieux pour tous.
Car les dépassements n'amènent rien de bon.
Quand un dieu en colère s'en prend à un foyer,
la grandeur rend la chute plus profonde.

Le chœur des femmes de Corinthe entre dans l'orchestre.

PARODOS

LE CHŒUR

J'ai entendu la voix, j'ai entendu le cri
de l'infortunée Colchidienne, que rien ne peut apaiser.
Parle-nous, bonne vieille.
Sa plainte me parvient de sa porte à la mienne[1].
Je compatis aux souffrances de ce foyer,
qui m'est devenu cher.

LA NOURRICE

La maison n'est plus. Tout est déjà défait.
Lui est pris par le lit royal,
elle dépérit dans sa chambre,
sans laisser ceux qui l'aiment lui réchauffer le cœur.

MÉDÉE *(à l'intérieur)*

O douleur!
que la foudre du ciel me traverse la tête!
À quoi bon vivre encore ?
Las, las, que la mort me délivre
d'une vie qui m'est odieuse.

STROPHE

Entends-tu, ô Zeus ? Entendez-vous, Terre et Lumière,
quel appel a lancé la malheureuse épouse ?
Ton avide désir du lit perdu te rend-il folle
au point de te faire appeler la mort[2] ?
C'est un vœu à ne pas prononcer.
Si ton mari honore une autre femme, refrène ta colère ?
Zeus prendra ta vengeance en sa main.
Ne te consume pas à pleurer ton époux.

MÉDÉE

Justice auguste, sainte Artémis[1],
voyez ce que je souffre après les grands serments
qui m'avaient attaché celui que je maudis!
Je voudrais de mes yeux le voir avec sa jeune femme
écrasés sous leur demeure détruite.
Quelle injure ils osent me faire, et tout imméritée!
O mon père, ô patrie dont je me suis dépossédée
honteusement, après avoir tué mon propre frère!

LA NOURRICE

Vous entendez ce qu'elle dit, qui elle invoque :
Thémis qui accomplit les malédictions,
et Zeus qui inscrit, on le sait, tout serment dans ses comptes.
Il faudra plus qu'une faible vengeance
pour que ma maîtresse renonce à sa colère.

ANTISTROPHE

LE CHŒUR

Comment obtenir qu'elle vienne vers nous
écouter ce que nous voulons lui dire ?
La fureur dont son cœur est lourd, sa volonté hostile
se détendraient peut-être.
Que jamais mes amis ne doutent de mon zèle.
Va vers elle et l'amène ici, devant la maison.
Dis-lui notre amitié, et hâte-toi
avant qu'elle s'en prenne à ceux qui sont à l'intérieur,
car son désespoir se déchaîne.

LA NOURRICE

Je ferai ce que tu me dis, mais je crains
de ne pouvoir convaincre ma maîtresse.
J'y tâcherai, pour te faire plaisir.
Pourtant, de quel regard elle repousse les servantes,
si l'on se risque à l'approcher avec un mot!

Une lionne quand ses petits viennent de naître!
On dit sages les hommes d'autrefois.
On se tromperait moins en les disant fort sots.
Ils ont su trouver des chants pour les fêtes,
pour les banquets, pour les festins,
musique qui orne la vie.
Mais pour un chagrin qui vous met en enfer,
traînant derrière soi les morts et les revers affreux
qui sont la ruine des maisons,
nul n'a su découvrir les mélodies et les concerts
qui puissent l'apaiser.
Voilà cependant où l'on gagnerait
à prendre le chant pour remède.
Devant des banquets bien servis, à quoi bon élever le ton ?
Ce qu'on a devant soi, une table abondante,
suffit bien à vous mettre en joie.

Elle entre dans la maison.

ÉPODE

Le chœur

J'ai entendu le cri sanglotant, gémissant,
l'appel aigu de sa pitoyable douleur
contre l'indigne époux qui a trahi son lit.
Sous le coup de l'injure elle invoque les dieux,
elle atteste la fille de Zeus,
Thémis garante des serments,
qui la décida à fuir dans la nuit vers la lointaine Grèce,
sur la mer ténébreuse, jusqu'à la passe âpre à franchir,
la clef de l'océan illimité.

Médée sort de la maison
avec la nourrice.

PREMIER ÉPISODE

MÉDÉE

FEMMES de Corinthe, je sors de chez moi
pour que vous n'ayez pas de reproche à me faire.
Il y a, je le sais, beaucoup de gens hautains : qu'ils vivent à l'écart
ou qu'ils s'étalent en public. D'autres sont toute discrétion
mais on les blâme en les taxant de nonchalance.
Il faut dire que l'équité ne saurait éclairer les yeux
lorsque avant même d'avoir sondé le cœur d'un homme
on le déteste à première vue, sans en avoir reçu d'offense.
L'étranger d'autre part doit se rallier franchement au pays où il vit.
Et je n'approuve pas le citoyen à l'humeur insolente
qui blesse les siens en dédaignant de les comprendre.
Sur moi tombe aujourd'hui un coup inattendu
qui me brise et m'anéantit et qui m'enlève
toute joie à vivre. J'appelle la mort, mes amies.
Celui qui était tout pour moi, je ne le sais que trop,
s'est révélé le plus traître des hommes, et c'est mon mari.
De tout ce qui respire et qui a conscience
il n'est rien qui soit plus à plaindre que nous, les femmes.
D'abord nous devons faire enchère
et nous acheter un mari, qui sera maître de notre corps,
malheur plus onéreux que le prix qui le paie.
Car notre plus grand risque est là : l'acquis est-il bon ou mauvais ?
Se séparer de son mari, c'est se déshonorer,
et le refuser est interdit aux femmes.
Entrant dans un monde inconnu, dans de nouvelles lois,
dont la maison natale n'a rien pu lui apprendre,
une fille doit deviner l'art d'en user avec son compagnon de lit.
Si elle y parvient à grand'peine,
s'il accepte la vie commune en portant de bon cœur le joug avec elle,
elle vivra digne d'envie. Sinon, la mort est préférable.

Car un homme, quand son foyer lui donne la nausée,
n'a qu'à s'en aller, pour dissiper son ennui,
vers un ami ou quelqu'un de son âge.
Nous ne pouvons tourner les yeux que vers un être unique.
Et puis l'on dit que nous menons dans nos maisons
une vie sans danger, tandis qu'eux vont se battre!
Mauvaise raison : j'aimerais mieux monter trois fois en ligne
que mettre au monde un seul enfant!
Mais à vrai dire, tout cela compte moins pour toi que pour moi.
Tu es ici dans ta patrie, dans la maison de ton père,
ayant les plaisirs de la vie, des amis qui t'entourent.
Je suis seule, exilée, bonne à être insultée
par un mari qui m'a conquise en pays étranger.
Je n'ai mère, ni frère, ni parent,
qui me donne un refuge en ce présent naufrage.
Voici la seule grâce que de toi je voudrais obtenir :
s'il s'offre à mon esprit quelque moyen, quelque artifice
pour punir mon mari du mal qu'il me fait,
garde-moi le silence. Une femme s'effraie de tout,
lâche à la lutte et à la vue du fer;
mais qu'on touche à son droit, à son lit,
elle ira plus loin que personne en son audace meurtrière.

LE CORYPHÉE

Je te le promets. Tu as le droit de te venger de ton mari,
Médée, et je comprends que tu accuses le destin.
Mais voici Créon, le roi de ce pays,
qui vient nous annoncer des décisions nouvelles.

Créon entre par la droite avec des gardes.

CRÉON

Toi la triste figure, toi l'épouse en fureur,
Médée, voici ma décision : tu quittes ce pays,
tu pars pour l'exil avec tes deux enfants.
Et qu'on se dépêche, car je me suis chargé moi-même

de faire exécuter mon ordre, et je ne rentrerai chez moi qu'après t'avoir jetée par delà les frontières.

MÉDÉE

Ah malheureuse, je suis perdue, perdue!
Mes ennemis sont là, toutes voiles dehors,
et moi je ne vois pas un port où je puisse abriter ma détresse.
J'oserai cependant, tout abaissée que je suis,
te questionner, Créon. Pour quel motif me chasses-tu ?

CRÉON

J'ai peur de toi — à quoi bon alléguer des prétextes ? — peur que tu ne fasses à ma fille un mal irréparable.
Bien des raisons font que je te redoute.
Tu es savante, habile aux arts néfastes.
Tu souffres de coucher, privée de ton mari, dans le lit conjugal.
Et puis, des rumeurs me reviennent. Tu menaces
le beau-père, le gendre et la fiancée
de quelque coup, lequel je veux parer à temps.
Mieux vaut pour moi, Médée, que tu me haïsses aujourd'hui,
que de me laisser attendrir, et de verser plus tard des larmes fort amères.

MÉDÉE

Ce n'est pas la première fois, Créon,
que j'ai grandement à souffrir du renom qu'on m'a fait.
Jamais un homme de bon sens
ne devrait faire élever ses enfants dans un savoir qui passe l'ordinaire.
On leur reprochera d'abord de vivre sans rien faire,
puis ils vont s'attirer la jalousie du monde.
Apporte au vulgaire ignorant des pensées neuves et savantes,
ils ne diront pas que tu es un sage, mais que tu es un inutile.

Ceux d'autre part qui sont convaincus d'en connaître long,
si le peuple estime que tu les dépasses,
en prendront offense. Tel est le sort qui m'est échu.
Étant habile, je suis jalousée par les uns,
aux autres à scandale. Et cependant, ma science est peu de chose.
Quoi qu'il en soit, tu me redoutes, tu crains de ma part quelque éclat.
Mais suis-je en état — ne tremble donc pas devant moi, Créon —
de faire du mal à des hommes qui sont des rois ?
Et toi, après tout, quel tort m'as-tu fait ? Tu as donné ta fille
à qui tu as voulu. C'est mon mari, lui seul,
que je déteste. Toi tu as agi sagement, je pense.
Même à présent, je t'accorde tous les bonheurs.
Mariez-vous, soyez heureux. Mais en ce pays
laissez-moi vivre. Malgré l'injure que j'ai reçue,
je me tairai, cédant à de plus forts que moi.

CRÉON

Ce que tu dis caresse l'oreille, mais dans ton cœur
je redoute fort que tu ne prépares des projets funestes,
si bien que je me fie à toi moins que jamais.
Car une femme en colère — un homme aussi du reste —
est plus facile à surveiller qu'un malin qui se tait.
Non, non, pars au plus tôt, pas de discours.
La décision est prise : nul de tes artifices
ne te fera rester chez nous alors que tu nous veux du mal.

MÉDÉE

Je t'en supplie, par tes genoux et par la jeune épouse.

CRÉON

C'est perdre tes paroles. Tu ne saurais me fléchir.

MÉDÉE

Tu vas donc me chasser, et sans égard pour ma prière ?

CRÉON

C'est que je ne vais pas te préférer à ma maison.

MÉDÉE

O ma patrie, comme à présent je pense à toi, trop tard!

CRÉON

Ma patrie, après mes enfants, je n'ai rien de plus cher.

MÉDÉE

Hélas! Qu'apportent les amours, sinon de la souffrance ?

CRÉON

Selon, je pense, ce qu'en décide la fortune.

MÉDÉE

Ah! Zeus, sache au moment du coup connaître le coupable.

CRÉON

Tu es folle. Va-t'en. Délivre-moi de ce tourment.

MÉDÉE

Aux tourments où je suis, il ne faut plus rien ajouter.

CRÉON

Encore un instant, et mes gens t'expulsent de force.

MÉDÉE

Non, pas cela! Créon, écoute ma requête...

CRÉON

Femme, tu veux une bagarre, je le vois.

MÉDÉE

Nous partirons. Ce n'est pas sur ce point que porte ma prière.

CRÉON

Alors, pourquoi résistes-tu au lieu de disparaître ?

MÉDÉE

Permets-moi de rester un jour encore, un seul,
pour décider du lieu de notre exil,
pour trouver ce qu'il faut à mes fils, puisque leur père
ne daigne pas s'occuper d'eux.
Ah! Prends-les en pitié! Toi aussi tu es père,
ce qui doit t'inciter à quelque bienveillance.
Ce n'est pas pour moi que je crains l'exil,
c'est sur eux que je pleure et sur leur infortune.

CRÉON

Mon cœur n'est en rien celui d'un tyran.
J'ai souvent eu pitié, j'en ai souvent pâti.
Je vois bien que j'ai tort à présent d'y céder,
et cependant, femme, tu seras exaucée. Mais, que je te l'annonce :
si le jour de demain, en levant son flambeau,
vous trouve encore, toi et tes fils, à l'intérieur de nos frontières,
tu mourras. Ma parole est dite et se vérifiera.
Oui, si tu dois rester, reste un jour, un seul jour,
tu n'auras pas le temps pour ce que je redoute.

Il part par la droite avec sa suite.

LE CORYPHÉE

Pauvre femme, quelle est ta détresse!
Où penses-tu aller ? trouver quelle hospitalité ?
Est-il une maison, un pays qui veuille te sauver ?
Dans quels remous de malheurs sans issue
un dieu, Médée, a engagé ta route!

MÉDÉE

Tout m'accable, et de toutes parts, qui dira le contraire ?
Mais que tout soit déjà réglé, n'en croyez rien.
Il est encore des combats en réserve pour les nouveaux mariés,
et de rudes épreuves pour qui les a unis.
Ce Créon, penses-tu que je l'aurais flatté
si ce n'avait été pour le succès de mes projets ?
Sinon, lui eussé-je parlé ? ma main eût-elle touché la sienne ?
Non certes ! Et lui est assez sot,
alors qu'il pouvait ruiner mes desseins
en me chassant d'ici, pour m'accorder un jour de grâce !
En un jour, trois de ceux que je hais deviendront par moi des cadavres,
le père, la fille et le mari, le mien.
J'ai bien des moyens pour les mettre à mort
et je ne sais auquel m'arrêter, mes amies.
Vais-je incendier la maison nuptiale
ou leur percer le cœur d'un couteau aiguisé
en entrant à la dérobée dans la chambre où leur lit les attend ?
Mais je me heurte à un obstacle : que je sois prise
à passer le seuil, à dresser mon piège,
on me tuera et c'est eux qui triompheront.
Mieux vaut la voie qui m'est ouverte,
l'art où je suis le plus habile, et que le poison les saisisse.
Bien,
les voilà morts. Mais après ? quelle cité me recevra ?
quel hôte acceptera de me donner son pays pour asile,
une maison où ma personne soit en sûreté ?
Je n'ai rien de tel. Mieux vaut attendre encore un peu.
Si j'aperçois un sûr rempart,
j'irai au meurtre aidée de ruse et de silence.
Mais si le sort m'accule et me refuse toute issue,
alors, et fallût-il mourir, je prendrai le couteau
et je les tuerai tous les deux, en employant la force ouverte
Par la Dame que je vénère
entre tous les dieux et que j'ai prise pour alliée,
Hécate qui habite au plus secret de mon foyer,
nul d'entre eux ne rira pour m'avoir torturée.

Amères et lugubres, les noces que je leur prépare!
Amère leur alliance, amer pour eux l'exil qu'ils pensent
m'infliger!
Va donc, Médée, n'épargne rien de ton savoir
pour servir ton plan et ta ruse.
Vers l'ouvrage terrible avance-toi. Le moment de l'audace
est venu.
Tu vois comme on te traite. Est-ce à toi à servir de jouet
aux noces de Jason avec la lignée du bandit Sisyphe[1],
toi la fille d'un noble père et descendante du Soleil ?
Ce qu'il faut savoir tu le sais. De plus, si la nature nous a
faites,
nous les femmes, sans aptitudes pour le bien,
nous sommes très savantes artisanes du mal.

PREMIER STASIMON

STROPHE I

LE CHŒUR

Les fleuves sacrés remontent vers leur source.
L'ordre du monde eſt renversé ainsi que la juſtice.
La perfidie règne parmi les hommes
et les serments prêtés au nom des dieux sont sans valeur.
Par un retour en ma faveur
la renommée illuſtrera ma deſtinée.
L'honneur revient à la race des femmes.
C'eſt fini de les décrier.

ANTISTROPHE I

Les Muses cesseront de répéter les vieux refrains
qui célébraient ma perfidie.
Ce n'eſt pas à notre pensée que Phoibos dieu des chants
inſpira la divine harmonie de la lyre.
Sinon j'aurais opposé hymne à hymne
et accusé les mâles. En son long cours le temps
donne à gloser sur eux comme sur nous.

STROPHE II

Toi, Médée, tu as fui la maison paternelle,
tu t'es embarquée, le cœur en démence,
tu as dépassé les roches jumelles qui ferment la mer.
Et te voici sur la terre étrangère,
dépossédée du lit où ton mari t'a laissée seule,
ô malheureuse ! Exilée à présent
tu es chassée honteusement.

ANTISTROPHE II

Il s'en est allé, le respect des serments.
La pudeur n'est plus. De la grande Hellade
elle s'est envolée, elle est partie au ciel.
Toi tu n'as plus la maison de ton père,
infortunée, pour y trouver asile.
Contre ton lit prévaut une autre femme
qui va régner sur la demeure.

Jason entre par la droite.

SECOND ÉPISODE

JASON

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le constate :
on ne saurait aider ceux qui s'obstinent dans la violence.
Tu pouvais demeurer dans ce pays et sous ce toit
si tu te prêtais sans humeur aux décrets des plus forts,
et maintenant t'en voilà exilée pour des discours de folle.
Ce que tu dis, je ne m'en soucie pas, et tu peux répéter partout
que Jason est le pire des hommes.
Mais après tes propos contre nos souverains,
estime-toi heureuse d'en être quitte pour l'exil.
Quant à moi, chaque fois, j'ai fait ce que j'ai pu
pour dissiper la colère royale, car je voulais t'assurer ce séjour.
Mais toi, loin d'apaiser ta frénésie, tu es sans cesse
à insulter nos maîtres et c'est pourquoi tu vas être bannie.
Malgré cela pourtant, dans mon refus de renier les miens,
je viens vers toi, poussé par le souci que m'inspire ton sort.
Je ne veux pas te voir partir dans le besoin, et qu'avec les enfants
vous soyez sans ressources. L'exil entraîne
bien des maux à sa suite. Toi tu peux me haïr,
je ne saurais jamais te vouloir aucun mal.

MÉDÉE

O le dernier des pleutres! Car la suprême lâcheté
que j'aie à dénoncer en toi, c'est bien d'être venu ici.
Te voilà devant moi, toi mon plus mortel ennemi,
celui des dieux aussi, de tout le genre humain.
Vilipender les siens et puis venir les regarder en face,
cela n'exige audace ni bravoure,
mais seulement de l'impudence, source pour tous des plus grands vices.

Tu as d'ailleurs fort bien fait de venir.
Pour moi, te dire mon mépris soulagera mon cœur,
et tu pourras entendre de quoi blesser le tien ?
Il me faut commencer par le commencement.
Je t'ai sauvé, ainsi que le savent les Grecs
qui s'embarquèrent avec toi sur le navire Argo.
On t'envoyait pour mettre sous le joug
les taureaux qui soufflent le feu et semer ensuite le champ de la mort[1].
Un serpent dont les yeux ne se fermaient jamais,
dans ses anneaux lovés gardait la Toison d'Or.
Je l'ai tué et j'ai tenu haut devant toi le flambeau du salut.
Et puis, c'est moi encore qui ai trahi mon père et ma maison
pour venir jusqu'au Pélion, à Iolcos ta patrie,
avec toi, amoureuse, insensée...
Là j'ai frappé Pélias de la mort la plus douloureuse,
par la main de ses propres filles, ne te laissant plus rien à craindre.
Et après en avoir tant accepté de moi, ô le plus vil des hommes,
tu me trahis, tu te choisis un autre lit,
quand des enfants étaient sortis de nous ! Tu n'en aurais pas eu,
on pourrait t'excuser d'avoir recherché l'autre femme.
Oubliés, tes serments que j'ai crus ! Et je ne comprends pas
si tu crois détrônés ces dieux par qui tu as juré,
ou le monde régi par des règles nouvelles,
car tu es bien conscient de ton parjure à mon égard.
Ah ! ma main droite, combien de fois tu l'as saisie
ah ! mes genoux, que ce fourbe embrassait
avec des paroles creuses ! Ah ! mes espoirs déçus !
(Un silence.)
Assez. Comme un ami je veux te consulter.
Quel bienfait, à vrai dire, puis-je attendre de toi ?
Qu'importe ? Mes questions révéleront ton infamie.
Où maintenant pourrais-je aller ? au foyer paternel,
que j'ai trahi ainsi que ma patrie pour partir avec toi ?
chez les filles de Pélias, infortunées ?
Le bel accueil qu'elles me feront
à leur foyer, elles dont j'ai tué le père !

Car voilà où j'en suis : j'ai dressé contre moi
ceux de ma maison à qui j'étais chère. Et, pour l'amour
de toi,
ceux que j'aurais dû bien traiter, je leur ai fait la guerre.
En récompense tu faisais de moi
la plus heureuse entre les femmes de la Grèce.
Admirable en effet
l'époux que j'ai là, et fidèle! Ah, malheureuse que je suis!
Si maintenant je pars pour l'exil, expulsée,
sans un ami, abandonnée avec mes fils abandonnés,
oui, ce sera un beau décri autour du nouveau marié,
quand on verra mendier sur les routes ses enfants et la
femme qui le sauva.
O Zeus, pourquoi as-tu donné aux hommes
le signe sûr à quoi l'on reconnaît l'or de mauvais aloi,
tandis que nul indice ne marque la personne de l'homme
à l'âme déloyale ?

LE CORYPHÉE

Redoutable colère, malaisée à calmer,
celle qui met aux prises ceux qui furent unis.

JASON

Il me faudra je pense être bon orateur,
et comme un habile pilote
plier ma voile à temps si je veux échapper
à ta furieuse éloquence. Femme,
tu fais sonner trop haut ce que tu fis pour moi.
C'est à Cypris, selon toute apparence, que ma navigation
doit son salut, à nul autre dieu ni mortel...
Tu es fine et tu me comprends, mais il te déplairait
d'avouer que l'amour t'a contrainte,
que tu n'as pu parer ses flèches et que c'est là
pourquoi tu m'as sauvé.
Mais je veux bien n'y pas regarder de trop près.
Pour quelque raison que ce soit, tu m'as aidé et bien aidé.
Qu'as-tu reçu pourtant pour prix de mon salut ?
Plus à coup sûr que tu n'avais donné, et je m'explique.
Tu habites la Grèce, et non plus en terre barbare.
Tu connais la justice. Tu as appris
à vivre sous des lois et non plus au gré de la violence.

Nul Grec n'ignore plus combien tu es savante.
Tu as trouvé la gloire. Si tu étais restée là-bas
en ces confins du monde, on ne parlerait pas de toi.
Avoir de l'or plein ma maison ou chanter mieux qu'Orphée
quel plaisir en aurais-je, si nul n'en devait rien savoir ?
Voilà ce que j'ai à te dire concernant mes travaux.
Je n'en parlerais pas si tu ne m'avais provoqué.
Quant à l'union royale dont tu me fais grief,
c'est là précisément, je vais te le prouver, ce qui atteste ma sagesse,
ensuite ma prudence, enfin quel grand ami je suis
pour toi et pour mes fils.

(Mouvement furieux de Médée.)

Sois calme, je t'en prie.
Venant ici en émigré, en quittant Iolcos
et traînant avec moi mille embarras inextricables,
pouvais-je trouver plus heureuse aubaine
qu'une princesse à épouser, moi un banni ?
Tu t'en es piquée, croyant que je t'avais prise en dégoût.
Ah ! ce n'est pas l'amour qui me pousse vers l'autre,
ni l'ambition d'avoir beaucoup d'enfants.
Ceux qui sont nés me suffisent : qu'ai-je à leur reprocher ?
Mais je voulais, et rien ne compte davantage, nous faire vivre dignement
sans devoir nous priver, car je sais
combien la pauvreté met les amis en fuite.
Je voulais élever mes fils comme il convient à ma naissance.
En donnant des frères aux enfants nés de toi,
je les mettais au même rang, je faisais de ma race un faisceau
et je vivais heureux. Pourquoi te faudrait-il à toi d'autres enfants ?
Mais moi je veux faire servir au bonheur de ceux qui existent
ceux qui naîtront ensuite. N'est-ce pas bien raisonné ?
Tu le reconnaîtrais, si le souci du lit ne t'irritait.
Vous autres femmes, vous finissez par estimer
que tout va bien si seulement vos nuits sont assurées.
Qu'un accident vienne les compromettre,
le parti le plus profitable et le plus éclatant

vous devient guerre déclarée. Ah! si les mortels
pouvaient procréer autrement, sans qu'il y eût de femmes!
ainsi tous les ennuis nous seraient épargnés.

LE CORYPHÉE

Jason, tu as habilement présenté ton discours,
pourtant, à mon avis, et dussé-je te décevoir,
tu fais un acte injuste en délaissant ta femme.

MÉDÉE

Que de choses je vois tout au rebours des autres gens!
A mes yeux le méchant qui a le talent de bien dire
mérite plus qu'un autre qu'on le punisse.
Sûr de pouvoir bien habiller ce qu'il a fait de mal
il ose les plus mauvais coups. Mais son savoir ne va pas loin.
Toi non plus, ne viens pas devant moi faire belle figure
et parade d'éloquence. Un seul mot te mettra par terre.
Puisque tu n'agissais point par traîtrise, il fallait demander mon accord
pour ce mariage, et non le conclure à l'insu des tiens.

JASON

Ah oui! Tu aurais joliment servi mon projet
si j'avais parlé mariage! toi qui, devant le fait,
ne peux prendre sur toi de dominer ton cœur jaloux.

MÉDÉE

Ce n'est pas cela qui te retenait. Mais lié à une Barbare
tu voyais devant toi une vieillesse sans honneur[1].

JASON

Sois sûre de ce que j'affirme : ce n'est point pour la femme
que je me suis uni ainsi que je l'ai fait à la maison royale,
mais, je l'ai dit, pour te sauver,
et pour donner à mes enfants
des frères qui seront des rois, remparts de ma maison.

MÉDÉE

Loin de moi un bonheur qui dégrade,
une prospérité qui blesserait mon cœur!

JASON

Sache changer de ton, revenir à plus de sagesse,
ne pas voir le mal dans ce qui est bien,
ni ton malheur dans ce qui te sert.

MÉDÉE

Insulte-moi. Car tu sais où te réfugier.
Moi je suis seule et suis bannie.

JASON

C'est que tu l'as voulu. N'accuse que toi-même.

MÉDÉE

Comment ? Ai-je pris femme, moi ? T'ai-je trahi ?

JASON

Tu as maudit nos rois en termes sacrilèges.

MÉDÉE

Oui, et je suis pour ta maison malédiction vivante.

JASON

Si tu le prends ainsi, à quoi bon discuter davantage ?
Cependant, sache-le, si pour les enfants et si pour ton
départ
je puis t'aider de mes ressources,
tu n'as qu'un mot à dire, je donnerai sans lésiner,
j'avertirai mes hôtes[1], qui te recevront bien.
Il faudrait être folle, femme, pour repousser ces offres.
Mets fin à ta colère, ce sera tout profit pour toi.

MÉDÉE

Tes hôtes, je n'irai pas me présenter à eux,
je ne recevrai rien. Garde tes cadeaux.
Ce que donne un vilain n'apporte rien de bon.

JASON

Les dieux du moins me soient témoins
que tout mon désir est de vous aider, toi et les enfants.
Mais les bienfaits te déplaisent. Ton arrogance
rebute la bonne volonté et ton malheur en est accru.

MÉDÉE

Va-t'en. A désirer ta jeune femme
tu trouves long le temps que tu passes loin d'elle.
Va te conduire en mari. Bientôt peut-être, et qu'un dieu
m'entende,
l'étreinte sera telle que tu reprendras ta parole.

Jason sort par la droite.

SECOND STASIMON

STROPHE I

LE CHŒUR

Un amour qui fond sur un cœur surpris n'apporte avec soi
ni honneur ni vertu.
Mais que Cypris t'aborde avec mesure,
nulle divinité n'aura charme plus grand.
Veuille donc, ô déesse,
ne pas lancer de ton arc d'or sur moi
la flèche qu'on n'évite pas,
trempée au poison du désir.

ANTISTROPHE I

M'aime la Pudeur, le plus beau présent que nous font
les dieux.
Cypris, ne me sois pas trop redoutable.
N'étourdis pas mon cœur
de désir pour un autre lit,
source d'envie, de colère et querelle.
Fais respecter les lits qu'on ne dispute pas
et que ton regard pénétrant
soit entre nous un arbitre suprême.

STROPHE II

O terre des aïeux, ô ma maison !
qu'il me soit épargné de perdre ma patrie
pour traverser la dure épreuve
de la misère et de l'adversité.
Que la mort, oui la mort
vienne avant le jour de l'exil.

Nul malheur n'est plus grand
que d'être loin du sol natal.

ANTISTROPHE II

Nos yeux t'ont vue, nous en pouvons juger.
Étrangère sans cité,
aucun des tiens n'est avec toi
pour compatir à tes souffrances.
Périsse dans la solitude
celui qui n'a pas su honorer sa famille
en lui ouvrant l'accès d'un cœur sincère.
Jamais mon amitié ne lui sera donnée.

Égée en costume de voyageur entre par la gauche.

TROISIÈME ÉPISODE

ÉGÉE

MÉDÉE, salut à toi. Est-il plus beau prélude
pour faire accueil à un ami ?

MÉDÉE

Salut à toi aussi, fils du sage Pandion,
Égée. D'où nous viens-tu pour aborder ici ?

ÉGÉE

Du sanctuaire vénérable de Phoibos.

MÉDÉE

Et pourquoi allais-tu vers l'ombilic oraculaire ?

ÉGÉE

Lui demander comment faire souche d'enfants.

MÉDÉE

Quoi donc ? tu as passé toute ta vie sans en avoir ?

ÉGÉE

Oui, je ne sais quel dieu a décidé de m'en priver.

MÉDÉE

Mais as-tu une femme, ou si tu vis tout seul ?

ÉGÉE

Je me suis plié aux lois du mariage.

MÉDÉE

Et que t'a dit Phoibos concernant ta postérité ?

ÉGÉE

Des paroles qui dépassent l'entendement humain.

MÉDÉE

Cet oracle du dieu, m'est-il permis de le connaître.

ÉGÉE

Oui certes, d'autant plus qu'il requiert un esprit subtil.

MÉDÉE

Que dit-il ? redis-le si tu en as le droit.

ÉGÉE

De ne pas délier le pied qui sort de l'outre[1].

MÉDÉE

Avant d'avoir fait quoi ? d'être arrivé dans quel pays ?

ÉGÉE

Avant d'être rentré dans mes foyers.

MÉDÉE

Que venais-tu chercher en débarquant ici ?

ÉGÉE

Tu sais qui est Pitthée, qui règne sur Trézènes ?

MÉDÉE

Oui, le fils de Pélops, qui a renom d'être très pieux.

ÉGÉE

Je veux lui faire part de cet oracle.

MÉDÉE

Tu as raison. Il est très sage et savant interprète.

ÉGÉE

Et pour moi le plus cher de tous mes alliés.

MÉDÉE

Sois donc heureux. Que tes désirs se réalisent.

ÉGÉE

Mais toi, pourquoi ces yeux, ce visage flétris ?

MÉDÉE

J'ai pour époux, Égée, l'homme le plus infâme.

ÉGÉE

Qu'y a-t-il ? Explique-toi et dis-moi tes griefs.

MÉDÉE

Jason me traite indignement, moi qui n'ai nul tort envers lui.

ÉGÉE

Qu'a-t-il fait ? Parle plus clairement.

MÉDÉE

Il met à ma place une femme qui gouvernera la maison[1].

ÉGÉE

Il a osé faire cela, un acte aussi honteux ?

MÉDÉE

Sache qu'il me compte pour rien après m'avoir aimée.

ÉGÉE

Est-il épris d'une autre, ou fatigué de toi ?

MÉDÉE

Si amoureux qu'il en viole la foi jurée aux siens.

ÉGÉE

Laisse-le donc, s'il est le traître que tu dis.

MÉDÉE

Son grand amour, c'est son désir d'entrer dans la maison d'un roi.

ÉGÉE

Mais quel roi lui donne sa fille ? Achève ton récit.

MÉDÉE

Créon, qui règne ici au pays de Corinthe.

ÉGÉE

Je comprends à présent ton chagrin, pauvre femme.

MÉDÉE

J'ai tout perdu, et de surcroît je suis chassée de ce pays.

ÉGÉE

Par qui ? C'est un nouveau malheur que tu m'annonces là.

MÉDÉE

Créon me bannit du pays de Corinthe.

ÉGÉE

Et Jason laisse faire ? Cela non plus je ne l'approuve pas.

MÉDÉE

Il dit que non, mais préfère se résigner.
Entends-moi, je t'adjure en touchant ton menton,
embrassant tes genoux, car me voici ta suppliante,
pitié, pitié pour moi, infortunée.
Ne souffre pas que dans l'exil je reste à l'abandon,
accueille-moi dans ton pays, dans ta maison, à ton foyer,
et qu'ainsi par les dieux ton vœu se réalise
d'avoir des descendants, et puisses-tu mourir dans la prospérité.
Tu ne sais pas sur quelle aubaine tu es ici tombé.
Je mettrai fin à ta stérilité.
Je te ferai engendrer des enfants. Tels sont les philtres que je connais.

ÉGÉE

Plusieurs raisons m'engagent à t'accorder cette grâce.
C'est tout d'abord à cause des dieux,
ensuite des enfants dont tu me promets la naissance,
car toutes mes pensées vont de ce côté-là.
Voici le parti que je prends. Si tu viens à Athènes
je ferai tout pour t'assurer sécurité selon mon droit de souverain.
Je te promets cela, mais rien de plus, Médée.
Je n'entends pas t'emmener avec moi loin d'ici.
Mais si par tes moyens tu arrives chez moi
je t'y donnerai plein asile et ne te livrerai à qui que ce soit.
A toi de t'évader seule d'ici,
car je ne veux pas que mes hôtes aient aucun reproche à me faire.

MÉDÉE

Il en sera ainsi. Que tu veuilles à présent confirmer tes promesses
et je n'aurai qu'à me louer de toi.

ÉGÉE

Tu n'aurais pas confiance en moi ? De quoi t'inquiètes-tu ?

MÉDÉE

J'ai confiance. Mais la maison de Pélias m'est ennemie
tout autant que Créon. S'ils viennent me saisir,
et que tu sois lié par des serments, tu ne me laisseras pas emmener.
Mais si tu promets simplement, sans prendre les dieux à témoin,
tu pourrais bien ne voir en eux que des amis et céder aux sommations.
Car moi je suis sans force,
quand eux ont la richesse et un palais royal.

ÉGÉE

Tu tiens là, femme, un langage bien prévoyant.
Mais s'il te plaît qu'il en soit ainsi, je ne m'y refuserai pas.
Car pour moi le parti le plus sûr est d'avoir
une raison à produire à tes ennemis,
et ta cause en sera plus forte. Nomme les dieux de mon serment.

MÉDÉE

Jure par le sol de la Terre, par le Soleil, le père de mon père,
et puis par tous les dieux ensemble.

ÉGÉE

De faire ou bien de ne pas faire quelle chose. Dicte.

MÉDÉE

Que jamais de toi-même tu ne me banniras de ton pays,
et si l'un de mes ennemis voulait m'en arracher,
tu ne consentiras vivant à me livrer.

ÉGÉE

Je jure par la Terre, par l'éclat brillant du Soleil,
par les dieux réunis, d'observer tout ce que je viens d'entendre.

MÉDÉE

C'est bien. Si le serment n'était pas observé, qu'en devrais-tu souffrir ?

ÉGÉE

Le châtiment qui punit les impies.

MÉDÉE

Pars et sois heureux. Tout va bien.
Tu me verras bientôt arriver dans ta ville,
ayant accompli ce que je dois faire et obtenu ce que je veux.

Égée s'éloigne par la gauche.

LE CORYPHÉE

Que le fils de Maïa, le compagnon divin,
te ramène chez toi. Que le désir se réalise
dont la pensée t'obsède. Un homme généreux,
Égée, s'est en toi révélé à nous.

MÉDÉE

O Zeus, ô Justice de Zeus, lumière du Soleil,
pour moi, mes amies, s'apprête déjà la belle victoire.
Je suis sur le chemin et je vois le moment
où mes ennemis subiront leur peine.
Sur un point je restais en détresse : Égée dans mes plans apparut
comme le havre où j'attacherai mon bateau,
une fois dans la ville et l'acropole de Pallas.
Mes projets maintenant il me faut vous les dire
tout au long. Écoutez-moi, car chaque mot est grave.
Je vais envoyer à Jason un de mes serviteurs
en le priant de revenir me voir.
Il viendra. Je lui dirai des paroles flatteuses,
que sa volonté est la mienne, qu'il a eu grand'raison[1]
de me trahir pour épouser une princesse,
décision utile, honnête et sage.
Mais je demanderai que mes enfants demeurent,
non que je songe à les laisser en pays ennemi

en butte aux affronts de la haine;
ce n'est là qu'une ruse pour tuer la fille du roi.
Oui, je les enverrai présenter des cadeaux
à l'épousée, afin que l'exil leur soit épargné.
C'est un voile léger, un bandeau d'or tressé.
Qu'elle les prenne pour s'en parer et les mette au contact de sa peau,
vilainement elle mourra et avec elle qui voudra la toucher.
Telle est la vertu des poisons dont mes présents seront trempés.

(Un temps.)

Ici pourtant je dois faire silence
ne pouvant que pleurer sur l'ouvrage qui reste
à faire de mes propres mains. Je tuerai les enfants,
mes enfants. Nul ne pourra les sauver.
Et quand j'aurai détruit toute la maison de Jason
je partirai, poursuivie par mon crime envers mes bien-aimés
ayant osé l'acte le plus impie.
Mes ennemis, rire de moi ? Jamais je ne le souffrirai!
Tout est bien décidé. Que me sert-il de vivre[1] ? Je n'ai plus ni patrie
ni demeure ni recours dans mon infortune.
Mon grand péché, je l'ai commis le jour où j'ai quitté
la maison paternelle, me fiant aux paroles d'un Grec,
le même qui, les dieux aidant, va me payer sa peine.
Les enfants nés de moi, jamais il ne les reverra
vivants, après ce jour. Et ce n'est pas sa jeune femme
qui lui en donnera d'autres, elle vouée
à une male mort, œuvre de mes poisons.
Et que nul ne s'avise de me dire chétive, ou débile,
ou résignée! Tout au rebours :
lourde à mes ennemis, et secourable à ceux que j'aime!
Car il faut être tel pour vivre une vie glorieuse.

LE CORYPHÉE

Puisque tu nous fais part de ton projet
et que je veux t'aider, mais servir cependant
les lois reçues de tous, je dois te détourner d'un tel dessein.

MÉDÉE

Je n'en saurais changer, mais je puis excuser ton conseil :
tu n'es pas maltraitée ainsi que je le suis.

LE CORYPHÉE

Tu oserais, ô femme, tuer ce qui est né de toi ?

MÉDÉE

Rien ne mordrait plus durement le cœur de mon mari.

LE CORYPHÉE

Rien ne ferait de toi femme plus malheureuse.

MÉDÉE

Tout est dit. D'ici à l'acte les paroles sont vaines.
(A la nourrice.)
Nourrice, va et ramène Jason.
Ce qui requiert de la fidélité fut toujours ton office.
Ne laisse rien savoir de mes décisions
si tu veux servir ta maîtresse, si de plus tu es femme.

La nourrice sort vers la droite.

TROISIÈME STASIMON

STROPHE I

LE CHŒUR

Descendants d'Érechthée, heureux depuis la nuit des temps,
fils des dieux bienheureux, issus d'une terre sacrée
toujours inviolée, nourris du pain
d'une illustre sagesse, vous avancez légèrement
dans l'éclat de l'air le plus pur.
C'est là, dit-on, que jadis
les neuf Muses vinrent de Piérie
pour ensemble élever la blonde Harmonie.

ANTISTROPHE I

Près des flots du Céphise au beau cours[1]
on dit que Cypris vient puiser, pour souffler sur tout le pays
des brises parfumées, des vents modérés.
Mêlant sans cesse à ses cheveux des guirlandes de roses,
des fleurs odorantes, elle répand tout autour d'elle
ceux des Amours qui accompagnent la Sagesse,
auxiliaires de toute vertu.

STROPHE II

Comment la cité des saintes rivières,
la terre accueillante à ceux qu'elle aime,
admettra-t-elle la mère meurtrière,
l'impie dont chacun fuira le contact[2] *?*
Imagine la plaie sur le corps des enfants,
imagine le meurtre que tu veux assumer.

Non, par tes genoux, de tout notre cœur nous t'en supplions,
ne tue pas tes enfants.

ANTISTROPHE II

D'où viendrait telle audace en ton âme, en ta main
que tu puisses frapper d'un affreux attentat
le cœur de tes propres enfants ?
Pourras-tu, les yeux dans leurs yeux,
rester sans larme et dans le meurtre t'obstiner ?
Quand tes fils à genoux te prieront
tu ne garderas pas un cœur si résolu
que leur sang te trempe la main.

Jason arrive par la droite.

QUATRIÈME ÉPISODE

JASON

Je viens à ta requête, car malgré ton hostilité
je ne veux pas te décevoir, prêt à entendre
ce qu'à présent, Médée, tu souhaites de moi.

MÉDÉE

Jason, je t'en conjure, tout ce que je t'ai dit,
veuille m'en excuser. Ma colère, il te faut la souffrir
en échange de tout le bien qui reste entre nous accompli.
Pour moi je me suis raisonnée,
et je me suis fait des reproches. « Pourquoi donc, pauvre folle,
me dresser contre ceux qui décident si bien ?
Je me rends odieuse aux maîtres du pays,
à mon mari, qui n'a en vue rien que nos intérêts,
quand il épouse une princesse et veut donner des frères
à mes enfants. Il est grand temps que je dépose
ma rancœur. De quoi puis-je me plaindre quand les dieux font si bien les choses ?
J'ai des enfants, je dois me souvenir
que nous sommes bannis de Thessalie et dépourvus d'amis. »
A raisonner ainsi, j'ai mesuré mon imprudence,
la vanité de mon ressentiment.
A présent donc j'approuve ta conduite, je vois quelle sagesse
te fait nouer pour nous cette alliance nouvelle. Insensée que j'étais,
quand j'aurais dû entrer dans tes desseins,
t'aider à les réaliser, orner le lit
et prendre du plaisir à te parer ta fiancée!
Mais je ne suis que ce que je suis, une femme.
Je ne veux pas dire du mal de nous.
Mais toi, devais-tu imiter mes erreurs,
répondre à une enfant comme un enfant ?
Je reconnais ma faute. J'ai eu tort

et j'ai pris maintenant un parti bien meilleur.
Enfants, enfants, venez dehors,
(on les amène)
accourez, embrassez, saluez votre père
avec moi et oubliez, ainsi que votre mère,
ce qui fit se haïr ceux qui devaient s'aimer.
Entre nous la paix est conclue, la colère oubliée.
Prenez donc sa main droite. Hélas! ressouvenir
d'un douloureux secret!
O mes petits, ai-je encore si longtemps à vous voir
vivants, tendant vers moi vos bras chéris ? Malheureuse,
que je suis prompte aux larmes et pleine de terreurs!
Quand avec votre père enfin je rétablis l'entente,
mes yeux attendris débordent de pleurs.

LE CORYPHÉE

Des miens aussi jaillit un flot de larmes.
Ah! si le progrès du malheur pouvait être arrêté!

JASON

Femme, je loue ta conduite présente et je m'abstiens de blâmer le passé.
Il est naturel à tout votre sexe
d'en vouloir au mari qui prend une seconde épouse.
Mais un heureux revirement a fait changer ton cœur.
Enfin! tu reconnais enfin le parti qui doit l'emporter!
C'est te conduire là en femme de bon sens.
Mes enfants, votre père a sagement pensé à vous.
Ses soins, les dieux aidant, ont assuré votre avenir.
Je compte bien qu'ici-même à Corinthe
un jour avec vos frères vous vous tiendrez au premier rang.
Vous n'avez donc plus qu'à grandir. Le reste est affaire
à votre père, à quelque dieu propice.
Je voudrais déjà vous voir élevés, des jeunes hommes
capables avec moi de dominer mes ennemis.
Mais toi, là, toi, pourquoi de tes yeux ces pleurs jaillissants ?
pourquoi détourner ta joue pâle
et recevoir sans joie ce que je viens de dire ?

MÉDÉE

Rien, rien, je ne pensais qu'à ces enfants.

JASON

Rassure-toi. Je saurai fort bien tout régler pour eux.

MÉDÉE

J'obéirai. Je ne veux pas douter de ta parole,
mais une femme est faible et inclinée aux pleurs.

JASON

Pourquoi sur eux te désoler avec excès ?

MÉDÉE

Je les ai mis au monde. Quand tu leur as souhaité belle vie
j'ai frémi en me demandant si ce vœu serait exaucé.
Quant au sujet dont je voulais t'entretenir,
je t'en ai dit une partie. Je n'oublie pas le reste.
Puisque les rois ont décidé de me bannir
— et pour moi il vaut mieux, je le reconnais bien,
que je sois loin, afin de ne gêner ni toi ni eux,
car on me croit hostile à leur maison —
je vais prendre à l'instant le chemin du départ.
Mais les enfants! Afin qu'ils soient élevés de ta main,
implore de Créon qu'il renonce à les exiler.

JASON

Je ne sais si je le fléchirai. Il faut en tout cas le tenter.

MÉDÉE

Mais tu as ta femme. Dis-lui donc d'obtenir de son père
qu'il laisse tes fils demeurer avec toi.

JASON

Elle à coup sûr, je me fais fort de la persuader.

MÉDÉE

Oui, n'est-ce pas ? c'est une femme comme toutes les autres.
Mais je veux moi aussi t'aider en cette affaire.
Je lui enverrai des présents dont la beauté dépasse
tout ce qu'ont vu les hommes d'aujourd'hui, j'en suis bien sûre.
C'est un voile léger, un bandeau d'or tressé.
Les enfants vont les lui porter. Qu'on se dépêche,
qu'une servante apporte la parure!
Mais c'est mille bonheurs qui attendent ta femme!
Partager le lit du héros que tu es,
posséder les joyaux dont jadis le Soleil,
mon aïeul, fit le don à ses descendants!
Prenez dans vos bras, mes enfants, la corbeille dotale,
allez la présenter à la princesse, à la bienheureuse épousée.
Emportez tout cela. Elle va recevoir des cadeaux à ne pas mépriser.

JASON

Mais toi, folle, pourquoi veux-tu t'en dessaisir ?
Crois-tu que l'on manque de robe en la maison royale,
qu'on manque d'or ? Garde bien tout cela, ne donne rien.
Si ma femme fait de moi quelque cas,
c'est moi qui compterai pour elle, je le sais, plutôt que des joyaux.

MÉDÉE

Ne viens pas me parler ainsi. Les présents, ce dit-on, fléchissent jusqu'aux dieux,
et l'or dans le cœur des mortels l'emportera sur cent discours.
Le destin est de son côté. C'est elle qu'un dieu favorise.
Elle est jeune, elle est reine. Et moi, pour racheter l'exil de mes enfants
je donnerais ma vie et non pas seulement de l'or.
Allez donc, mes enfants, entrez au somptueux palais.
La jeune épouse de votre père, celle de qui je suis l'esclave[1],
implorez-la, qu'elle vous sauve de l'exil,
et d'abord donnez-lui la parure. Ce qui surtout importe
c'est qu'elle la reçoive de ses propres mains.

Ne vous attardez pas. Le vœu de votre mère
venez m'annoncer qu'on l'exauce.

Jason sort par la droite avec les enfants et le pédagogue.

QUATRIÈME STASIMON

STROPHE I

LE CHŒUR

Plus d'espoir maintenant, plus d'espoir
pour la vie des enfants
engagés au chemin de la mort.
La jeune femme va recevoir le bandeau d'or.
Infortunée, c'est recevoir la mort.
Sur ses cheveux blonds elle va poser de ses propres mains
les joyaux de l'enfer.

ANTISTROPHE I

Leur beauté, leur éclat surhumain
vont la persuader
de prendre robe et couronne d'or,
de s'en vêtir, infortunée, déjà parée
pour ses noces avec la mort.
Voilà le filet, le piège fatal, elle y va tomber
et ne saura s'en dégager.

STROPHE II

Et toi, le malheureux qui trahis ta compagne
pour gagner l'alliance des rois,
tu conduis en aveugle tes enfants à leur perte,
ta jeune épouse à la plus affreuse agonie.
Infortuné, tu ne vois pas
où le destin t'entraîne.

ANTISTROPHE II

Je déplore aussi ta souffrance, pauvre mère,
toi qui vas tuer tes enfants
dans ton regret du lit qu'au mépris des serments,
pour la maison d'une autre femme,
ton époux abandonne.

Le pédagogue revient par
la droite avec les enfants.

CINQUIÈME ÉPISODE

LE PÉDAGOGUE

Voici tes fils, maîtresse. On leur fait grâce de l'exil.
La princesse ravie a reçu tes présents à deux mains.
La paix là-bas est faite à leur profit.
Mais quoi ? Te voilà effondrée quand tout va bien pour toi !
Pourquoi détourner ton visage et sans joie accueillir mes paroles ?

MÉDÉE

Hélas !

LE PÉDAGOGUE

Quelle étrange réponse à ce que je t'annonce !

MÉDÉE

Hélas et toujours hélas !

LE PÉDAGOGUE

Sans le savoir, t'aurais-je fait part d'un malheur ?
Ma bonne nouvelle, serait-ce une méprise ?

MÉDÉE

Tu as dit ce que tu as dit et ce n'est pas toi que je blâmerai.

LE PÉDAGOGUE

Alors, pourquoi ce front courbé et ces larmes qui coulent ?

MÉDÉE

Je ne puis l'empêcher, vieil homme. Ce sont les dieux qui ont tout fait, et moi, mal inspirée.

LE PÉDAGOGUE

Courage. Ici est le port où tes fils un jour te ramèneront.

MÉDÉE

C'est moi d'abord, la misérable, qui en conduirai d'autres
vers d'autres ports[1].

LE PÉDAGOGUE

Des mères avant toi furent séparées de leurs fils.
Les mortels doivent bien se résigner aux coups du sort.

MÉDÉE

Ainsi ferai-je. Rentre à présent
et prépare aux enfants ce qu'il leur faut pour chaque jour.

(Le pédagogue rentre dans la maison.)

O mes enfants, mes enfants, une cité vous attend à
présent,
une maison où me laissant à mon malheur
vous allez habiter pour toujours, privés de votre mère,
et moi je vais partir pour la terre étrangère, exilée,
avant d'avoir été par vous heureuse et d'avoir vu votre
bonheur,
de vous avoir mariés, d'avoir paré votre lit nuptial,
d'avoir tenu levée la torche de vos noces,
perdue, ah! condamnée par mon sauvage orgueil.
A quoi me sert, ô mes petits, de vous avoir nourris,
d'avoir peiné, d'avoir souffert, de m'être usée,
de m'être déchirée dans les douleurs en vous mettant au
monde?
Ah! je le jure, pauvre de moi, j'avais en vous tous mes
espoirs.
Vous deviez nourrir ma vieillesse,
morte m'ensevelir dignement de vos mains,
c'est ce que tous les hommes souhaitent. Effacée à
présent
cette douce pensée! Privée de vous
je vais traîner ma vie dans la misère et la souffrance.

Et vous, plus jamais vos chers yeux ne verront votre mère.
Vous aurez émigré dans une autre existence.
O douleur! Enfants, que me regardez-vous ainsi ?
que me souriez-vous pour la dernière fois ?
Que dois-je faire ? Le cœur me manque, mes amies,
lorsque je vois les yeux brillants de mes enfants.
Ah! je ne pourrai pas!... Adieu mes desseins de naguère.
Je prendrai mes enfants avec moi dans ma fuite.
Atteindre leur père en les frappant, à quoi bon,
si c'est pour m'infliger une double souffrance ?
Je ne le ferai pas. Mes desseins, adieu.
Mais quoi, me résigner à être celle dont on rit,
abandonnant mes ennemis à leur impunité ?
Non, il faut aller de l'avant. Honte à ma lâcheté
qui fait entrer dans mon esprit ces pensées de faiblesse.
Allez, enfants, dans la maison.

(Ils s'écartent sans quitter la scène.)

Que celui qui n'a pas le droit d'assister à mes sacrifices prenne garde et s'écarte[1]. Car ma main ne faiblira pas.
Non, mon cœur, non pas toi, tu n'iras pas jusque-là!
Laisse ces enfants, criminel, épargne-les,
Ils vivront là-bas avec moi et pour te rendre heureux[2].
Mais quoi ? Par les démons vengeurs envoyés de l'Hadès
je ne puis pas livrer mes fils
pour que mes ennemis à leur gré les outragent.
Puisqu'à tout prix il faut qu'ils meurent,
c'est moi qui vais les tuer, moi qui leur ai donné la vie.
Tout est accompli. Trop tard pour un revirement.
Déjà la couronne est posée, le voile revêt la princesse,
et la dévore, je le sais.
A moi de suivre le chemin du suprême malheur,
d'en ouvrir à mes fils un plus funeste encore.
Je veux leur dire adieu.

(Les enfants se rapprochent.)

Mes enfants,
donnez votre main droite, que votre mère l'embrasse.
O main chérie, bouche chérie,
ô beauté, ô noblesse des traits de mes enfants.
Soyez heureux. Mais ce sera ailleurs, votre bonheur ici

votre père l'a rendu impossible. Contact délicieux,
tendre peau, douce respiration de mes enfants...
Rentrez, rentrez, je ne puis plus soutenir votre vue.

(Les enfants entrent dans la maison.)

Je suis vaincue, c'est trop de malheurs.
Je sais devant quel crime je me trouve[1]
mais la colère emporte mes résolutions,
la colère, qui a perdu tant d'hommes.

LE CORYPHÉE

Bien souvent déjà j'ai approfondi
des propos subtils, de graves débats
plus qu'il ne sied à de simples femmes.
Nous aussi avons notre Muse,
elle nous parle de sagesse, mais non pas à nous toutes,
à une ou deux, qu'il faut chercher[2],
la plupart des autres lui sont étrangères.
Or, je dis que ceux qui ne savent pas
ce que c'est qu'avoir des enfants
l'emportent en bonheur sur ceux qui ont postérité.
Ils n'ont pas à se demander :
« Sera-ce du bien, sera-ce du mal que l'enfant apporte ? »
Où l'enfant n'est pas manque aussi plus d'une peine.
Qui voit dans sa maison fleurir ses chers petits
s'use en soucis toute sa vie.
Car il faut d'abord les élever dignement
et puis leur laisser de quoi vivre.
S'ils sont mauvais ou s'ils sont bons,
l'avenir le dira, en attendant il faut peiner.
Mais il me reste à dire
ce qui pour les mortels est le plus grand malheur.
Ils ont trouvé ressources suffisantes,
leurs enfants ont grandi, sont devenus des gens de bien.
Qu'alors un dieu le veuille, la mort vient et les prend,
emportant leurs corps à l'Hadès.
Que nous reste-t-il si les dieux
après tant de peines punissent les hommes par ce mal suprême
pour avoir voulu avoir des enfants ?

MÉDÉE

Voici quelque temps, mes amies, que je suis à guetter,
attendant l'issue de ce qui là-bas s'est passé.
Mais je vois venir un domestique de Jason,
tout hors d'haleine,
qui vient annoncer, on le voit, un désastre inouï.

Entre par la droite un serviteur.

LE SERVITEUR

O toi qui as commis cet acte atroce, abominable,
Médée, sauve-toi, sauve-toi! Char marin, char terrestre,
que tout te soit bon et serve à ta fuite.

MÉDÉE

Mais qu'arrive-t-il qui m'oblige à fuir ?

LE SERVITEUR

La jeune princesse et Créon son père
viennent de mourir, tués par tes poisons.

MÉDÉE

Tu viens de prononcer la plus belle parole, et je te compte désormais
parmi mes bienfaiteurs et mes amis.

LE SERVITEUR

Mais que dis-tu ? es-tu dans ton bon sens ? Ah! tu es folle!
Tu as dévasté la maison royale
et tu exultes en l'apprenant quand il faudrait trembler.

MÉDÉE

C'est à quoi je pourrais répliquer.
Mais ne va pas trop vite, mon ami,

raconte à loisir. Comment sont-ils morts ?
Tu me donneras double joie
s'ils ont péri vilainement.

LE SERVITEUR

Ta double lignée, tes deux enfants, sont arrivés
avec leur père. Ils sont entrés dans le logis du nouveau couple.
Nous étions contents, car nous avions partagé ta peine,
nous les serviteurs, et nous nous disions l'un à l'autre à l'oreille
qu'entre Jason et toi le vieux conflit était calmé.
Nous baisions, qui la main, et qui la tête blonde
des petits. Et moi j'étais si heureux
que je les ai suivis jusqu'aux chambres des femmes.
La dame qu'à présent nous honorons au lieu de toi,
n'ayant d'abord pas vu les deux enfants qui s'avançaient ensemble,
jeta sur Jason un regard brûlant,
puis se cacha les yeux et détourna son blanc visage,
trouvant odieux qu'ils fussent entrés. Ton mari
pour calmer sa colère, son humeur puérile,
lui dit : « Vas-tu cesser de faire grise mine aux miens ?
Ne sois plus fâchée, tourne-toi de nouveau vers moi.
Ce qui est cher à ton mari doit l'être à toi aussi.
Accepte ces cadeaux et, pour l'amour de moi,
demande à ton père d'épargner l'exil à ces deux enfants. »
Dès qu'elle eut vu la parure, elle n'y put tenir.
Elle accorda à son époux tout ce qu'il demandait.
Il était à peine parti, les enfants avec lui[1],
qu'elle avait pris les beaux tissus brodés, qu'elle s'en revêtait,
qu'elle posait le bandeau d'or sur ses cheveux bouclés,
arrangeant sa coiffure devant un miroir brillant
et riant à la vaine image d'elle-même qu'il renvoie.
Puis elle se lève de son trône pour parcourir la chambre,
allant d'un pas dansant sur ses pieds nus,
enchantée par les beaux cadeaux. Elle se dresse sur ses pointes
pour voir sur ses talons tomber la robe.
Mais sa vue tout à coup nous effraie.
Sa couleur change, elle tombe de côté,

elle avance, elle tremble et parvient à grand peine
à s'asseoir sur son siège avant de choir par terre.
Une vieille servante, pensant que c'est peut-être
un accès envoyé par Pan ou par un autre dieu,
jette le cri aigu qui les conjure, quand elle lui voit à la bouche
couler une écume blanche, ses yeux se révulser,
la couleur du sang se retirer d'elle.
Son cri alors devient un long appel de deuil.
Une servante court à la maison du père,
une autre va vers le nouveau mari lui dire ce qui arrive à sa femme.
Le logis tout entier résonne de courses rapides.
En pressant le pas un bon coureur aurait fait
les six plèthres du stade et atteint le but[1]
quand la pauvre princesse, avec un râle affreux, sortit de sa torpeur
sous les assauts d'une double torture.
Le bandeau d'or posé sur sa tête,
lançait en flots prodigieux un feu dévorant,
et les voiles légers, cadeaux de tes enfants,
mordaient la chair blanche de l'infortunée.
Elle veut fuir, se lève de son siège comme une torche ardente,
secoue ses cheveux et sa tête, à droite, à gauche,
pour en dégager la couronne.
Mais l'or était comme soudé et la flamme
à chaque secousse montait plus haut.
Elle tombe enfin sur le sol, vaincue,
et nul n'eût pu la reconnaître, sinon son père.
On ne distinguait plus ses yeux, la forme de son front
ni de son beau visage. Du sommet de sa tête
tombaient les gouttes d'un sang mêlé de feu.
Les chairs coulaient des os comme de la résine
sous les dents invisibles du poison.
Horrible vision. Nous avions tous trop peur pour toucher
au cadavre, car son sort nous avait instruits.
Or le malheureux père, ignorant ce qui se passait,
entre tout soudain dans la chambre et se jette sur la morte
avec un grand cri de douleur. Il étreint le corps,
il le baise en disant : « Ma pauvre enfant,
quel dieu t'a détruite aussi indignement,

laissant privé de toi un vieillard qui n'est plus qu'une tombe ?
Que je voudrais mourir avec toi, mon enfant ! »
Quand il eut bien gémi, bien pleuré,
il voulut redresser son vieux corps,
mais comme un lierre aux rameaux du laurier,
il était pris aux légers voiles. Ce fut une lutte terrible.
Lui cherchait à se mettre debout.
Elle le retenait à terre. S'il tirait plus fort
sa chair sénile cédait, se détachait des os.
Enfin il renonça et rendit l'âme, l'infortuné,
dompté par le fléau.

Deux corps sont là gisants, la fille et le vieux père,
côte à côte, malheur digne d'être pleuré.
De ce qui te concerne, toi, j'aime mieux ne rien dire.
Il te reste à apprendre toi-même les retours du châtiment.
Qu'est-ce qu'un mortel ? Rien qu'une ombre.
Je le sais depuis bien longtemps
et je le dis sans crainte : les hommes qui paraissent sages,
qui font sonner bien haut leurs grands calculs,
ce sont ceux-là qui paieront le plus cher.
Le bonheur n'est pas fait pour nous les mortels.
La fortune a flux et reflux, favorisant celui-ci,
celui-là. Mais qui est heureux ? Personne.

Il s'éloigne.

LE CORYPHÉE

Le destin paraît en ce jour
infliger à Jason bien des maux mérités.
Et toi, malheureuse, combien nous te plaignons,
fille de Créon, qui es partie vers les portes d'Hadès,
victime de ton mariage avec lui !

MÉDÉE

Mes amies, ma décision est prise : sans perdre un instant
tuer mes enfants et fuir de ce pays.
Je n'entends pas, par mes délais, les livrer
aux coups d'une main ennemie.
De toute façon ils sont condamnés. Puisqu'il en est ainsi,
c'est moi qui vais les tuer, moi qui leur ai donné la vie.
Arme-toi donc, mon cœur. A quoi bon hésiter

pour accomplir l'acte terrible, inéluctable?
Allons, ma main, mon audacieuse main, prends le couteau,
allons vers la barrière qui ouvre sur la vie maudite,
ne faiblis pas, oublie que ces enfants
sont ton bien le plus cher, que tu les mis au monde.
Oublie-les pour un court instant.
Tu pleureras ensuite. Tu les tues et cependant
tu les aimes. Ah! pauvre femme que je suis!

Elle entre dans la maison.

CINQUIÈME STASIMON

STROPHE I

LE CHŒUR

O Terre, ô rayons brillants du Soleil,
à vous de veiller, de veiller,
avant que la femme funeste,
sur ses fils, sur sa propre chair,
n'aille porter sa main sanglante.
De ta race d'or, Soleil, ils sont un rameau.
Je tremble à voir le sang d'un dieu
versé pour un conflit humain.
O Lumière née de Zeus, retiens, arrête,
chasse de la maison l'audacieuse, la sanglante Érinys
envoyée ici par les démons du mal !

ANTISTROPHE I

Voilà perdues les peines que tu pris pour tes fils,
perdu ce que tu as souffert
pour te donner cette chère lignée.
Toi qui franchis la dangereuse passe
des roches Symplégades couleur de nuit,
fallait-il, pauvre femme,
que le courroux si lourdement s'abattît sur ton cœur
en n'y laissant subsister que la haine ?
Qui du sang des siens a souillé la terre[1]
reste marqué par la souillure,
et les dieux en écho du crime
renvoient aux maisons des souffrances égales.

On entend les enfants crier dans la maison.

STROPHE II

LE CHŒUR

Tu entends le cri, le cri des enfants ?
O malheureuse, ô pauvre femme !

UN DES ENFANTS *(à l'intérieur)*

Que faut-il faire ? Où me sauver ? Mère me saisit !

L'AUTRE

Je ne sais pas, mon frère chéri. Nous sommes perdus.

LE CHŒUR

Faut-il entrer, les arracher à la mort ?
Oui, il le faut.

UN DES ENFANTS

Par les dieux, sauvez-nous, il est temps.

L'AUTRE

Nous allons être pris, le couteau est sur nous.

LE CHŒUR

Audacieuse, faite de roc ou bien de fer,
trancher de ta main l'épi de ton sillon !

ANTISTROPHE II

LE CHŒUR

Une femme, une seule, dans le passé
frappa, dit-on, ses chers enfants.

LE CORYPHÉE

C'est Ino, les dieux l'avaient rendue folle,
Héra l'avait chassée, elle errait sur les routes.

LE CHŒUR

L'infortunée se jeta dans la mer
pour expier leur mort impie.

LE CORYPHÉE

Du haut de la falaise elle sauta
s'unissant à eux dans la mort.

LE CHŒUR

De quoi désormais s'effrayer encore ?
O lit conjugal, par toi combien souffrent les femmes,
que de maux déjà tu as apportés aux mortels !

Jason arrive par la droite.

EXODOS

JASON

Femmes que je vois là, est-elle encore dans la maison, la criminelle
Médée, ou bien a-t-elle pris la fuite ?
Il lui faudrait se cacher sous la terre
ou bien avoir des ailes et s'envoler en haut du ciel
pour échapper au juste châtiment qu'elle doit à nos princes.
Croit-elle pouvoir tuer des souverains
puis se sauver d'ici impunément ?
Mais je suis moins en peine d'elle que de mes fils.
Ceux qu'elle a outragés sauront bien la punir,
ce sont mes enfants que je viens sauver,
craignant que les proches du roi
ne fassent retomber sur eux l'acte affreux de leur mère.

LE CORYPHÉE

Tu ne sais pas jusqu'où va ton malheur,
infortuné Jason, sinon tu ne parlerais pas ainsi.

JASON

Qu'y a-t-il ? est-ce à moi maintenant qu'elle en a ?

LE CORYPHÉE

Tes deux enfants sont morts, frappés par la main de leur mère.

JASON

Ai-je bien entendu ? Dieux, que dis-tu ? ah ! C'en est trop.

LE CORYPHÉE

Tes enfants, ton souci, sache-le, ne sont plus.

JASON

Où les a-t-elle tués ? Dans la maison ? Dehors ?

LE CORYPHÉE

Fais ouvrir les portes. Tu verras ce qui reste d'eux.

JASON

Tirez les verrous, serviteurs, faites vite,
enlevez les chevilles, que je voie mon double malheur,
eux qui sont morts et elle que je vais punir.

Au-dessus de la maison apparaît dans un char traîné par des dragons ailés Médée ayant à côté d'elle les corps de ses enfants.

MÉDÉE

A quoi bon secouer ces portes et les faire sauter,
pour découvrir deux corps et moi qui ai tout fait ?
Ne prends pas tant de peine. Si c'est moi que tu cherches,
me voici, parle. Mais jamais ta main ne me touchera.
Tu vois ce char. C'est le Soleil père de mon père
qui me le donne. Nul ennemi ne saurait m'y atteindre.

JASON

O maudite! O la plus haïssable des femmes,
en horreur aux dieux, à moi, au genre humain,
toi qui as osé lever un couteau
contre ceux que tu mis au monde, et qui me tues en me les enlevant.
Quoi? tu oses encore regarder le soleil en face,
et la terre, ayant commis l'acte le plus abominable!
Que les dieux te détruisent! J'ai toute ma raison à présent.
Le jour de ma folie fut celui où je t'enlevai de chez toi, de ton pays barbare,
pour t'amener dans une maison grecque qui devait en périr,

toi qui avais trahi ton père et la terre qui t'avait nourrie.
Le démon attaché à toi, les dieux l'ont lancé contre moi aussi,
à l'heure où devant ton foyer tu as tué ton frère,
avant de monter dans l'Argo à la belle proue.
Tels furent tes commencements. Tu fus épousée
par moi, oui par moi, tu me donnas des enfants
que tu as détruits dans ta jalousie de femme et d'amante.
Jamais il ne se fût trouvé de Grecque
pour oser ce que tu osas, toi que j'ai préférée à toutes,
épousant avec toi la haine et la ruine,
une lionne et non une femme,
plus sauvage que la Scylla du détroit tyrrhénien.
Je pourrais te lancer mille insultes,
elles ne mordraient pas sur toi, telle est ton arrogance.
Meurs donc, infâme, souillée du sang de tes enfants.
Il ne me reste plus qu'à pleurer sur mon sort.
Mon nouveau mariage, je n'en pourrai jouir.
Les enfants que j'avais engendrés, élevés,
je ne les ai plus devant moi vivants, je les ai perdus.

MÉDÉE

J'en aurais long à te répondre
si Zeus notre père ignorait
ce que j'ai fait pour toi et comment toi tu m'as traitée.
Tu n'allais pas, après m'avoir rejetée de ton lit,
passer une vie de plaisir à te moquer de moi,
ni davantage la princesse, et celui qui te la donna,
Créon, impunément, ne pouvait me chasser.
Cela dit, libre à toi de m'appeler lionne
et Scylla la Tyrrhénienne.
Je t'ai rendu, comme il se doit, coup pour coup, droit au cœur.

JASON

Mais toi aussi tu souffres et mes maux sont les tiens.

MÉDÉE

Ma douleur, sache-le, n'est point perdue si elle t'empêche de me bafouer.

JASON

O mes enfants, quelle criminelle était votre mère!

MÉDÉE

Quelle fut, mes enfants, la faute paternelle qui vous perdit!

JASON

Ce n'est pas ma main qui les fit mourir.

MÉDÉE

Non, c'est ton outrage, ta nouvelle union.

JASON

Et tu les as tués pour un lit délaissé ?

MÉDÉE

Penses-tu que pour une femme l'accident soit léger ?

JASON

Si elle est chaste, oui. Toi, tu y vois le plus grand mal du monde.

MÉDÉE

Ils ne sont plus. Ce sera ton tourment.

JASON

Ils sont vivants, cruels vengeurs attachés à ta tête.

MÉDÉE

Les dieux savent fort bien qui déchaîna le mal.

JASON

Ils savent donc quel est ton cœur et le détestent.

MÉDÉE

Hais-moi, mais en silence. Ton entretien me fait horreur.

JASON

Comme le tien à moi. Délivrons-nous donc l'un de l'autre.

MÉDÉE

Je le souhaite comme toi. Mais, de moi, qu'attends-tu ?

JASON

Rends-moi leurs corps, que je veux inhumer et pleurer.

MÉDÉE

N'y compte pas. C'est moi qui dois les enterrer et de ma main,
pour que nulle main ennemie ne les outrage
en profanant leur tombe. Et ce pays de Sisyphe
aura désormais à les honorer, à célébrer pour eux des rites
afin d'expier ce meurtre sacrilège.
Quant à moi je pars pour la terre d'Érechtée,
où je vivrai avec Égée le fils de Pandion.
Toi tu mourras ainsi que tu l'as mérité, misérablement.
la tête fracassée par une épave de l'Argo,
après avoir vu l'amère consécration de notre hymen[1].

JASON

Que s'acharnent sur toi l'Érinys des enfants
et la Justice qui poursuit le meurtre!

MÉDÉE

Crois-tu qu'aucun dieu puisse t'écouter,
toi qui as violé ton serment, trompé celle qui t'accueillit à son foyer?

JASON

Las, las, tu es souillée du sang de tes enfants.

MÉDÉE

Rentre chez toi, va enterrer ta femme.

JASON

J'y vais, et privé de mes deux enfants.

MÉDÉE

C'est trop tôt pour te lamenter : attends la vieillesse.

JASON

O mes très chers petits !

MÉDÉE

Chers à leur mère, non à toi.

JASON

Et c'est pourquoi tu les as fait mourir ?

MÉDÉE

Il le fallait pour ton malheur.

JASON

Je souffre trop. Leur bouche chérie, je voudrais la baiser.

MÉDÉE

Maintenant tu leur parles, maintenant tu les aimes,
hier tu les envoyais en exil.

JASON

Au nom des dieux accorde-moi de toucher leur douce peau.

MÉDÉE

Impossible, tu perds tes paroles.

JASON

Zeus, tu entends comment me repousse et me traite cette infâme
lionne, meurtrière de ses petits.
Tout ce qui me reste est de pleurer et d'invoquer les dieux,
les prenant à témoin qu'après les avoir tués
tu m'empêches de prendre dans mes bras leurs corps pour les ensevelir.
Me fallait-il les engendrer
pour les voir morts, frappés par toi ?

Le char disparaît et l'emporte.

LE CORYPHÉE

Zeus, dans l'Olympe ordonne bien des choses.
Souvent les dieux accomplissent ce qu'on n'attendait pas.
Ce qu'on attendait demeure inachevé.
A l'inattendu les dieux livrent passage.
Ainsi se clôt cette aventure.